LES IDEES POLITIQUES D'EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGUË DANS *LES MORTS QUI PARLENT*

Roger KLOTZ

Eugène-Melchior de Voguë (1848- 1910), né à Nice dans une famille du Vivarais, meurt en 1910. Sa grande gloire est d'avoir fait connaître le roman russe par un ouvrage publié en 1886. Il est élu à l'Académie Française en 1888. Collaborateur régulier de *La Revue des Deux Mondes*, partisan du ralliement catholique à la IIIème République, il est, de 1893 à 1897, Député de l'Ardèche. Cela le conduisit à écrire en 1899 un roman, *Les morts qui parlent* ; le récit rapporte des « scènes de la vie parlementaire », au moment de l'Affaire de Panama. Cette fiction permet à Voguë d'exposer certaines de ses expériences et de ses idées politiques.

C'est Jacques Andarran, un des héros principaux, qui acquiert l'expérience du parlementarisme. Il est issu d'une famille de petite noblesse bigourdane dont le père, officier, est mort héroïquement pendant la guerre de 1870. Jacques suivit les cours de l'Ecole des Chartes, voyagea, entre autres, en Egypte et en Syrie, alors que son frère, Pierre, entra à Saint-Cyr et devint officier. La composition du personnage doit beaucoup à la vie de l'auteur : Voguë était chartiste, avait un frère officier mort pendant la guerre de 1870 ; il avait également voyagé en Egypte et en Syrie d'où il était revenu avec un livre d'impressions archéologiques1. L'expérience que Jacques Andarran va avoir du Parlement est sans aucun doute celle d'Eugène-Melchior de Voguë.

Jacques Andarran a d'abord été élu. Il a été poussé à se présenter à la députation par tout un comité de « petits boutiquiers de la ville et [de] vieux paysans des paroisses avoisinantes ». Il a accepté de se présenter par fidélité à la mémoire paternelle, sa tante devenant en quelque sorte son directeur de campagne. Son programme politique ne semble pas partisan :

« Jacques se persuadait lui-même en développant son idéal, une République purifiée, réformée, tolérante, respectueuse de tous les droits et de toutes les consciences, maternelle à tous ses fils au dedans, fière au dehors et formidable à tous ses ennemis. Il se persuadait lui-même plus qu'il ne persuadait ses auditeurs, il en eut vite l'intuition. Au début, Andarran s'était demandé consciencieusement sur quelles idées générales, sur quelles solutions des problèmes politiques il convenait d'appuyer. La vanité de ces recherches lui fut bientôt démontrée. C'était l'accent, et non le sens du discours, qui agissait sur les paysans …

Ses premiers contacts avec le peuple souverain l'avait renseigné : la rhétorique des journalistes, les classifications arbitraires où ils rangeaient des partis nominaux, les prétendus courants d'opinion, toutes ces inventions des citadins n'avaient aucune application réelle aux masses rurales, Conservatrices d'instinct, avec une déférence passive pour le gouvernement quel qu'il fût, attachées par tradition à des habitudes religieuses qu'il ne fallait ni troubler ni imposer, en garde, d'autre part, contre l'immixtion du curé dans leurs affaires, ces masses étaient surtout avides de satisfactions réalistes, et toujours en quête d'un défenseur contre leurs ennemis naturels, contre le fisc, le recrutement, les gens de loi … »

Le programme électoral de Jacques Andarran est un « idéal », celui d'une République « tolérante » et « maternelle » à l'intérieur, « fière au dehors et formidable », c'est-à-dire terrifiante à l'extérieur. Cet idéal ne repose sur aucune considération politique ou économique. Jacques Andarran a en fait conscience de devenir le porte-parole des « masses rurales », instinctivement conservatrices, qui voient surtout dans le député un défenseur « contre le fisc, le recrutement, les gens de loi », c'est-à-dire contre une Administration qui semble symboliser la Ville et le Pouvoir.

Le soir de son élection, il croit en sa mission :

« Jacques le Fataliste crut un instant qu'il allait jouer un grand rôle dans un France sauvée par son génie ; l'onction populaire venait de le sacrer pour relever la fortune nationale … »

D'une manière un peu amusée, l'auteur surnomme son héros en lui donnant le nom d'un personnage essentiel d'un roman de Diderot. Voguë nous montre par là qu'il ne croit pas, ou

---

1 Voguë (Eugène-Melchior), *Syrie, Palestine, Mont Athos*. 1876.

qu'il ne croit plus, aux idées généreuses de Jacques Andarran, que ce dernier va vivre un roman aux rebondissements invraisemblables, en un mot une aventure picaresque. Désabusé par le suffrage universel, Voguë semble très réservé sur le parlementarisme.

Le roman va également nous livrer une description de la Chambre des Députés. Cette image va-t-elle confirmer les premières réserves de Voguë ?

La présentation d'un débat permet de montrer le travail de la Chambre des Députés :

« Le débat roulait sur une loi ouvrière. La commission rapportait un projet déposé depuis sept ans, voté une première fois durant la précédente législature, retenu ensuite au Sénat pendant quelques années, renvoyé par la haute assemblée avec des modifications destructrices du principe même de la loi. La commission avait péniblement reprisé cette toile de Pénélope ; mais, après trois jours de discussion, il ne restait plus rien du projet primitif, criblé d'amendements contradictoires. Les orateurs du centre avaient proposé et fait passer des restrictions qui annihilaient toutes les garanties données aux associations syndicales ; puis, changeant de tactique, ce même centre avait voté deux articles additionnels introduits par l'extrême gauche, et si gros de conséquences dangereuses qu'ils eussent rendu la loi inapplicable …

Le rapporteur demandait lui-même [le renvoi en commission], du ton vexé et avec le découragement sincère d'un auteur dont la pièce est reçue à corrections. Le ministre combattait mollement la demande, avec le découragement feint d'un homme d'Etat qu'on empêche d'aboutir. On savait le ministre hostile à la loi : nul ne prenait le change sur la manœuvre de l'adroit pilote, qui se plaignait de ramener le navire aux chantiers et se réjouissait en secret à l'idée de l'échouer dans les ensablements du port. »

Nous avons affaire ici à une caricature du parlementarisme : le projet, « déposé depuis sept ans », longuement étudié par les deux Chambres, est plein de « modifications destructrices » et « d'amendements contradictoires ». Il semble que les groupes, les commissions et les ministres aient un but commun, celui de retarder le plus possible la promulgation de la loi ou de la rendre inapplicable. Ce débat, qui porte sur « une loi ouvrière », montre que la Chambre des Députés n'a aucune aspiration sociale et que le Parlement est le contraire de la démocratie.

La description que Voguë donne de l'hémicycle est également intéressante :

« Pas de fenêtres, pas de jours sur l'extérieur, aucune communication avec l'air libre et le pays ambiant. Un four hermétiquement clos, une machine à air comprimé qui devait favoriser la formation d'une atmosphère peu renouvelable. Pour y voir plus clair, pensait Jacques, pour aérer, pour recevoir les bruits du dehors et y répondre, il faudrait briser les vitres de ce plafond, avare de la clarté qu'il tamise. – L'absence d'ouvertures dans ces murailles de prison, les mœurs et les conventions théâtrales imposées aux acteurs par la configuration d'un théâtre, telles furent les impressions dominantes que cette première inspection laissa au néophyte. »

Jacques Andarran est d'abord frappé par l'absence d'ouverture sur le monde extérieur ; il est ensuite étonné par « les conventions théâtrales » que la disposition de la salle rend nécessaire. Le lieu, qui semble avoir « la configuration d'un théâtre », n'est pas, selon Voguë, propice au débat démocratique.

C'est que tout semble se décider à la buvette et dans les couloirs :

« La ruche s'emplissait d'un bourdonnement caractéristique, colloques discrets, éclats de voix, fusées de rires ou d'indignations bruyantes dans les groupes où un orateur pérorait. Ces groupes se formaient un peu partout, au salon des Conférences, à la buvette, dans les trois vestibules. Un meneur en vue y disait les nouvelles, les pronostics de la journée, il rétorquait les arguments d'un contradicteur. Les auditeurs de toute nuance venaient aux écoutes, l'oreille tendue, avec une curiosité inquiète dans les yeux, et, sur leurs figures badaudes ou futées, les perplexités d'une irrésolution qui cherche à s'orienter. Des couples faisaient les cent pas ; un des deux interlocuteurs prenait l'autre sous le bras ou lui jetait familièrement la main sur l'épaule ; il insinuait un avis, parlait bas, visiblement en train de convaincre un ami récalcitrant. On arrêtait

au passage, on entourait les vétérans, les anciens ministres, les « amis de Gambetta » ; ces derniers paraissaient investis d'une autorité particulière, nimbés de l'auréole des apôtres qui survivent au dieu et gardent sa doctrine. »

La réalité du travail semble donc se faire en dehors de l'hémicycle et de ses conventions. Le monde des députés est, à la buvette et dans les couloirs, un univers mouvant ne vivant que d'intrigues, chacun ne cherchant en définitive qu'à conserver ses privilèges personnels. Elzéar Bayonne avait prévenu Jacques Andarran :

« Fouille chacune de ces serviettes, … tu trouveras quatre types de lettres, toujours les mêmes. Lettre de l'électeur ou du petit fonctionnaire, qui sollicite une place, un passe-droit, un avancement. Lettre du député au ministre, pour recommander instamment la demande désorganisatrice des services publics. Réponse du ministre, câline et dilatoire : bonne note prise, examen sérieux, promesse de faire droit à la première occasion favorable …Réponse du député à l'électeur : une amplification de la vague promesse ministérielle, un mensonge servile qui va enflammer les espérances là-bas, au village, et y propager la contagion chez les quémandeurs. Nous tournons ainsi dans le cercle vicieux de la mendicité parlementaire : l'électeur mendie des faveurs chez le député, qui les mendie chez le ministre, lequel mendie les votes du député, qui mendie les suffrages de l'électeur. »

On retrouve, comme en écho, dans l'ensemble de ces pages, les propos qui, en véhiculant des idées antiparlementaires, ont fait le lit du boulangisme puis de la Ligue des patriotes. Zeev Sternhell signale les propos d'Henri Rochefort stigmatisant dans *L'Intransigeant* de 1885 les « saletés parlementaires » et la « pourriture d'Assemblée »2. Zeev Sternhell précise également qu'en 1888 Déroulède lance, au nom de la Ligue des patriotes, un appel contre « la Constitution usurpatrice de 1875, contre le parlementarisme ministériel »3. Ce courant d'antiparlementarisme s'inscrit dans un climat d'agitation nationaliste, la semaine qui a suivi la mort de Félix Faure le 16 février 1899. L'année où paraissent *Les morts qui parlent* n'est pas seulement l'époque où triomphe le ralliement des catholiques à la République. 1899 connaît encore des agitations antiparlemantaires inspirées par le courant nationaliste.

Les morts qui parlent, écrits par un partisan du ralliement, s'inscrivent, semble-t-il, dans une perspective néo-boulangiste. Ce qu'il faut surtout retenir ici, c'est l'antiparlementarisme de Voguë.

Cet antiparlementarisme est prolongé par un antisémitisme certain.

Elzéar Bayonne, le chef du groupe socialiste de la Chambre des Députés, est à la fois l'ami de Jacques Andarran et son « exact contrepoint »4. Elzéar Bayonne est le descendant de marranes du Sud-Ouest admis en France sous Henry II. Son origine familiale est marquée par l'enseigne commerciale de son aïeul, « Au fumier de Job ». La génération d'après a continué à vendre de fumier tout en spéculant sur les terrains de la Plaine Monceau. Le fumier et la spéculation sont donc les deux fondements du succès d'Elzéar Bayonne.

Le portrait que Voguë nous donne du tribun socialiste est intéressant :

« Il était très bien, en vérité, le jeune chef du parti socialiste ; grand et dégagé, la taille élégamment prise dans une redingote au revers de soie, le front rejeté en arrière sous la couronne des cheveux noirs, négligemment bouclés ; un large front tout rayonnant de pensée, foyer où l'on sentait couver la flamme qui jaillissait des beaux yeux, ardents et doux. Leur caresse atténuait ce qu'il y avait d'un peu dur dans la courbe du nez en bec d'aigle, dans la ligne mince des lèvres, retirées sous la moustache brune – une tête de César, - disait un des séides fervents

---

2 Sternhell (Zeev), *La droite révolutionnaire. Les origines françaises du fascisme (1885 – 1914)*. Paris, Le Seuil, (coll. *Points histoire*). 1978. p. 44.

3 Ibidem, p. 95.

4 Grévy (Jérôme), *Une écriture romanesque de l'échec du ralliement Les morts qui parlent d'Eugène-Melchior de Voguë*. Colloque sur les chrétiens modérés. Centre de recherche sur l'histoire de l'Europe du Nord-Ouest. Université Charles de Gaulle. Lille 3.

de Bayonne, le vieux Caucuse, mulâtre des Antilles, ancien délégué de la Commune aux Beaux-Arts. – De César asiatique, - ajoutaient les envieux ; et, en effet, le masque pâle qui s'enlevait sur le front obscur du bureau présidentiel rappelait les faces de marbre des empereurs syriens. »

L'essentiel du portrait est dans la description du visage, sans doute parce qu'il symbolise l'individu ; Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent :

« Le visage est un dévoilement, incomplet et passager, de la personne … C'est la partie la plus vivante, la plus sensible (siège des organes des sens) que, bon gré mal gré, on présente à autrui ; c'est le moi intime partiellement dénudé, infiniment plus révélateur que le reste du corps. »5

Ce qui est révélateur, ce sont les traits que Voguë assigne au personnage. Le « large front tout rayonnant de pensée » et ces « beaux yeux, ardents et doux » donnent l'image d'un intellectuel passionné. Il y a surtout « courbe du nez en bec d'aigle », caractérisitique de l'image antisémite du Juif, et « la ligne mince des lèvres » que le Docteur Celticus attribuait à « quelques Juifs de vieille souche arabe »6. L'allusion aux origines étrangères est confirmée, chez Voguë, par le parallélisme avec une tête « de César asiatique » et le rappel « des faces de marbre des empereurs syriens ». Elzéar Bayonne reste, malgré son nom, être le symbole de toutes les cultures orientales. Il semble ne pas appartenir à la France profonde et n'être qu'un descendant d'immigrés. On note enfin que le chef du groupe socialiste laisse peu de gens indifférents puisqu'il a des « séides » ou des « envieux ».

Ce qui motive l'action politique d'Elzéar Bayonne, c'est l'amour qu'il porte à la Princesse russe Daria Véraguine, aux idées anarchistes :

« A cette heure son imagination ravie ne précisait pas tout ce qu'il pouvait attendre de Daria. Lui plaire davantage, achever sa conquête, posséder cette beauté dont le parfum enivrait encore ses lèvres, il n'aspirait à rien de plus. Pas une fois, durant ce trajet, il ne pensa à tout un côté habituel de ses préoccupations : succès, ambition, échelons gravis, vanité satisfaite ; maintes fois, avec la sincérité retrouvée de ses premiers élans d'adolescent, il pensa à l'œuvre libératrice que Daria voulait accomplir, qu'il accomplirait avec elle. Ses regards errèrent sur le grand Paris nocturne où veillent douleurs et misères ; il voulut et crut pouvoir les guérir. L'idée socialiste n'était plus pour lui la doctrine accoutumée, fille de la théorie abstraite ; elle redevenait, dans son cœur gonflé de passion, un sentiment incorporé au sentiment qui emplissait son cœur. Son désir égoïste avait des prolongements de bonté universelle. Il ferait le bonheur de tous les misérables, puisqu'il était heureux, puisqu'elle l'aimait et le lui prouverait bientôt, puisqu'il n'y aurait évidemment plus de place pour la souffrance dans un monde où Elzéar Bayonne serait dieu par l'amour de Daria. »

La source du socialisme d'Elzéar Bayonne n'est donc pas autre chose que sa passion pour Daria. Les élans de « bonté universelle » du leader socialiste n'ont pas pour origine une théorie humaniste mais uniquement « un désir égoïste ». Peut-être y a-t-il dans cette recherche d'un bonheur égocentrique une accusation contre un homme seulement mené par une femme, par une étrangère.

Le député socialiste est bientôt rattrapé par sa famille, représentée par l'actrice Rose Esther, qui réussit à le détourner de l'amour de Daria Véraguine :

« Un socialiste tel que vous, chef de parti, remueur d'idées, terreur des ministères, et qui sait mener de front une vie élégante, conserver de belles relations, le Lassalle parisien, comme on vous nomme, ce n'est plus un épouvantail, c'est un allié précieux. Quand vous vous êtes lancé dans le mouvement, les grands Bayonne ont gémi, sans doute comme ils l'on fait sur mon entrée au théâtre. S'ils pardonnent aujourd'hui à mon succès, combien plus ils triomphent du vôtre ! Ils voudraient seulement que vous le missiez au fond commun de la famille, et vous l'y

---

5 Chevalier (Jean), Gheerbrant (Alain), *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont (coll. *Bouquins*), 1982. p. 1023.

6 Celticus (Docteur), *Les 19 tares corporelles visibles pour reconnaître les Juifs* Paris, Librairie antisémite, 1903..

devez mettre, Elzéar. Que deviendrons-nous, Seigneur ! avec les mauvais desseins qu'on voit déjà se former contre nous, si nous ne faisons pas corps, solidement ? Unis, nous sommes invincibles, d'autant plus forts que nous avons un pied dans tous les camps. Mes oncles le comprennent à merveille. Ils ne m'en veulent plus d'être au théâtre, dans le seul lieu d'asile où ce peuple absurde et galant oublie ses velléités d'ostracisme en applaudissant ses favorites … De même, mes oncles inventeraient un socialisme tel que le vôtre, si vous ne leur aviez épargné cette habileté. Je sais qu'ils vous guettent, qu'ils vous attendent, très renseignés sur vous. Dès que Joseph, sous le couvert de Mirevault, aura le gouvernement dans sa main, il ne demandera qu'à vous y ménager un accès facile. – Ainsi, ajouta-t-elle avec une moue de badinage persuasif, - vous allez ouvrir l'aiguille sur la voie où vous êtes posté, et livrer passage au train Mirevault-Bayonne qui est signalé ; d'abord pour obliger votre petite cousine ; ensuite pour hâter votre arrivée aux affaires. »

Joseph Bayonne, Préfet, a été Chef de Cabinet de Mirevault lorsque ce dernier a été Ministre du Commerce. Rose Esther souhaite que l'ancien ministre devienne Président du Conseil, pour pouvoir de cette façon entrer à la Comédie Française. Voguë nous montre ici comment fonctionne « le complot juif » qui, étendant ses ramifications partout, tend à gouverner le monde pour en tirer profit. Nous sommes un peu ici aux origines du *Protocole des sages de Sion* qui paraîtront 4 ans après *Les morts qui parlent*, en 1903.

Dans la suite du roman, Mirevault devint effectivement Président du Conseil et, en onze mois, obtint d'excellents résultats :

« On en rapportait le mérite au Directeur de la sûreté générale, l'ex-préfet Joseph Bayonne,, qui avait quitté le cabinet du ministre pour réorganiser cet important service. Il y faisait sentir un doigté universellement apprécié. Son frère Louis-Napoléon avait eu l'honneur de mener à bien la souscription au grand emprunt sibérien, pris ferme par la maison Nathan et Salcedo, couvert cinquante quatre fois …

Rose Esther avait fait à la Comédie-Française un premier début honorable dans *Le Lion amoureux* de Ponsard ; pour son second début, elle avait composé avec intelligence le rôle de Chimène ; une acclamation unanime saluait depuis lors la grande tragédienne dans le nouveau drame de Daniel Heilbronn, *la Chaldéenne*. Avec cette œuvre, où passaient toutes les somptuosités et tous les mystères du vieil Orient, l'auteur et son interprète s'étaient emparés de notre première scène. »

Ainsi, « le complot juif », qui domine l'administration et le système économique, a donc réussi à « [s'emparer] de notre première scène ». C'est que, en 1899, au moment où paraissent *Les morts qui parlent*, l'Affaire Dreyfus avait replacé les Ralliés dans la coalition conservatrice qui se déchaînait contre la révision du procès. Mermeix rappelle que les ralliés s'étaient présentés aux élections de mai 1898 avec l'opposition antidreyfusarde7. *Les morts qui parlent* s'inscrivent donc dans un courant antidreyfusard, antisémite, conservateur.

Le roman de Voguë s'inscrit donc à la fois dans une mouvance antiparlementaire et antisémite. Il semble assurer la transition entre les idées du Ralliement et celles de l'Action française.

L'armée et les officiers coloniaux semblent former contrepoids à l'image dégradante du Parlement et du « Complot juif » :

« Un trait commun caractérisait ces hommes d'action et les différenciait des hommes de parole parmi lesquels Jacques vivait : du sous-lieutenant à l'officier supérieur, chacun d'eux avait porté au maximum de rendement sa valeur individuelle ; chacun s'était développé dans toutes les directions, essayé contre toutes les difficultés qui trempent le caractère et assouplissent l'intelligence. Dans chacun de ces jeunes hommes, les nécessités multiples et changeantes de leur tâche exerçaient à la fois un combattant, un explorateur, un diplomate, un

7 Mermeix, *Le ralliement et l'Action française*. Paris, Fayard, 1927. p. 182.

administrateur, un ingénieur, un planteur ; un chef complet, en deux mots, prompt à la décision, debout sous la responsabilité. Comme tous les militaires, ceux-ci avaient la démangeaison de l'avancement ; mais une autre passion apparaissait chez eux au premier plan, elle primait l'aiguillon de l'ambition personnelle : la passion du but qu'ils s'étaient assignés …

A chaque nouvelle découverte qu'il faisait dans cette élite, Jacques questionnait son frère :

- En avez-vous beaucoup comme celui-là ?

- Avec des aptitudes inégales, cela va sans dire, ils sont tous au point, répondait Pierre ; tous capables d'agir et de commander. En es-tu donc si surpris, Rien là que de naturel. Ce sont des Français, placés dans les conditions normales de leur développement, à l'école de l'action et de la responsabilité … Nous formons les cadres du relèvement national. »

Ce qui se réalise aux colonies n'est pas profitable à la métropole uniquement par les débouchés économiques. Parce qu'elles sont une école d'action, les colonies forment les personnalités et fait des officiers des chefs aux compétences multiples, qui placent l'intérêt national au-dessus de l'intérêt personnel : au-delà de « la démangeaison de l'avancement », ils ont « la passion du but qu'ils s'étaient assignés ».

On pense un peu ici aux propos tenus à la même époque par Déroulède :

« - « Vive l'Armée ! » Que déloges et de blâmes dans ces deux mots ! Vive l'Armée qui se sacrifie ! L'Armée qui souffre, l'Armée qui veille ! Vive ce qu'il y a à l'heure actuelle de meilleur et de plus pur dans notre France : l'esprit d'abnégation, l'esprit de discipline, l'esprit de solidarité, l'esprit de patrie ! »8

Peut-être parce qu'il venu à contrecoeur à la République, Voguë ne lui pardonne rien. On trouve donc chez un antiparlementarisme digne de Boulanger, un antisémitisme qui semble être l'écho de celui de Drumont, un éloge de l'armée que l'on peut mettre en parallèle avec des propos de Déroulède. Le roman de Voguë, dont la message préfigure celui de l'Action Française, ouvre enfin la voie aux romans de Paul Bourget, Henri Bordeaux et René Bazin.

---

8 Cité par Raoul Girardet, *Le nationalisme français. Anthologie 1871-1914*. Paris, Le Seuil (coll. *Points*), 1983. P. 176.